

VOUS PROPOSE :

MYSTERES DE LISBONNE

de Raoul Ruiz – Portugal -
avec Adriano Luz, Maria Joao Bastos, Ricardo Pereira...
V.O.S.T.F. – 4 h 26 - sortie le 20 octobre 2010
PRIX LOUIS DELLUC 2010

La machine à illusions temporelles de Raoul Ruiz

La durée de quatre heures et vingt-six minutes, inusitée pour un long métrage de cinéma, des *Mystères de Lisbonne* est certes due au fait que le film de Raoul Ruiz est une œuvre destinée à la télévision, qui sera diffusée, en 2011, sur Arte, découpée en tranches. Mais cette durée est surtout l'une des qualités essentielles du film. Car il ne s'agit pas pour le spectateur de s'asseoir devant un film qui lui raconterait tranquillement une histoire, mais de s'immerger totalement dans celui-ci, de participer à une expérience singulière qui ne se savourera que dans la vision en salle de l'intégralité du métrage. La meilleure manière d'être pris au centre d'une toile d'araignée dont les fils sont composés d'une multiplicité de récits emboîtés les uns dans les autres.

Les *Mystères de Lisbonne*, c'est au départ un roman de Camilo Castelo Branco, auteur portugais du XIX^e siècle dont Manoel de Oliveira avait déjà adapté *Amour de perdition*, en 1979, avant de s'intéresser à sa vie dans *Le Jour du désespoir*, en 1992. Il y a un personnage central dans ces *Mystères de Lisbonne*, une figure qui va voyager à travers le temps, faire de fréquents allers-retours, sans forcément conserver l'identité sous laquelle l'a connu le spectateur au début de la projection. Le Père Dinis, incarné par l'excellent Adriano Luz, s'occupe de l'éducation d'un enfant sans famille dans un pensionnat catholique.

Le jeune Joao, méprisé par ses condisciples parce qu'il serait sans parents, est obsédé par la recherche de sa généalogie. Il apprend un jour la vérité par la bouche d'une femme qui vient parfois lui rendre visite. C'est sa mère. Elle est mariée à un aristocrate brutal qui l'a obligée à éloigner l'enfant naturel qu'elle a eu avec un autre. A partir de cette situation mélodramatique, un rayonnement de récits contés par différents protagonistes, surgissant au fil des narrations, plonge le spectateur dans le passé, revient au présent, s'enfonce dans le futur.

Romans familiaux, transformations d'identité, revanche sociale, trahisons, rédemption personnelle et vengeance passionnelle, toutes sortes de situations caractérisent des personnages à l'identité parfois vacillante et leur parcours au cœur d'un XIX^e siècle débutant. Ruiz construit donc un dispositif complexe fait d'une série de retours en arrière provoqués par les récits des protagonistes. Mais si le passé resurgit parfois sous la forme d'une nouvelle situation vécue antérieurement, c'est le présent qui semble perpétuellement problématique, insaisissable pour un spectateur perdu au cœur du labyrinthe du temps. Celui-ci est-il dans le passé ou dans le futur d'un présent dont le film ne nous livre qu'une illusion ? C'est d'abord la pure jubilation face à une machine portée par un puissant souffle romanesque qui comble le spectateur. Mais la technique du flash-back, du retour en arrière, est moins utilisée pour combler une interrogation que pour s'ouvrir sur de nouveaux mystères.

Le mélange de romantisme feuilletonesque, disons à la Dumas (encore que le titre soit davantage l'aveu d'une influence des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue), et de précision psychologique et réaliste digne de Balzac est subtilement perverti par une vision fantastique nourrie du surréalisme latin qui a toujours caractérisé l'œuvre de Ruiz. Cette dimension surnaturelle, doucement humoristique, est présente avec une subtilité rarement atteinte dans l'œuvre de l'auteur de *L'Hypothèse du tableau volé* (1979).

Tout ce qui définirait ce complexe, sinon insaisissable concept qu'est la mise en scène au cinéma est ici au service de la perception d'un outre-monde secret et parallèle. Ruiz privilégie, en effet, les plans longs, les lents et sensuels mouvements d'appareil à la fonctionnalité parfois introuvable, se mariant avec des cadrages au cordeau, alors que sur la bande-son se déploie une langue d'une musicalité et d'une précision admirables.

Les décors s'ouvrent eux-mêmes, en arrière-fond, sur ces fenêtres que sont les cadres des toiles qui ornent les murs. La peinture joue un rôle hypothétique d'illustration ironique ou d'objection dialectique à ce qui se déroule ou s'énonce. Les *Mystères de Lisbonne* deviennent ce "*jardin aux sentiers qui bifurquent*" dont parle Borges dans sa nouvelle du même nom. Les événements décrits ne sont peut-être qu'une partie, probable mais virtuelle, d'une infinité vertigineuse de possibilités aux significations contradictoires.

Jean-François Rauger, *Le Monde*, le 20 octobre 2010

Adapté d'un roman-fleuve portugais, un feuilleton grandiose et échevelé brassant les pays, les générations et les destins. Ruiz signe son chef d'œuvre, et plus encore.

Quelquefois, le cinéma le plus romanesque peut vous toucher aussi directement qu'un film qui vous parlerait de vous-même. Non qu'il vous ressemble avec une acuité telle que le miroir brandi vous brise le cœur, mais parce qu'il réveille de sa somnolence une fleur inconnue en vous, qui ne s'ouvre que très rarement – la fleur de l'art.

Le cinéma romanesque n'est pourtant plus tellement en forme. Captif d'adaptations académiques excessivement coûteuses, il semble s'être réfugié avec davantage de bonheur dans des formes plus contemporaines (*Two Lovers* de James Gray).

Il existe pourtant actuellement deux grands cinéastes romanesques. Ils ne sont ni anglo-saxons ni français, mais originaires de ce Sud où les fictions ténébreuses abondent. Le premier est portugais, c'est Manoel de Oliveira qui, avec *Francisca*, *Val Abraham* et *La Lettre*, a inventé un cinéma romanesque lusitanien capiteux et tordu. Le second est chilien, c'est Raúl Ruiz, connu pour sa prolixité et ses explorations labyrinthiques du souvenir, et qui se place ici sous l'égide du premier (même écrivain de chevet – Camilo Castelo Branco –, même langue, même producteur – Paulo Branco), mais une égide amusée tant la malice est perpétuelle chez ces hommes du Sud.

Reprenons depuis le début. *Mystères de Lisbonne* est un film-fleuve nouant les destins d'un prêtre, d'un vil séducteur, d'un semi-orphelin, d'une amoureuse éconduite, d'une épouse tyrannisée. Un jeune bâtard se découvre une mère aimante. Une jeune femme brune poursuit de sa vengeance l'homme qui l'a anéantie. Une jeune femme blonde doit choisir entre trois jeunes hommes et se trompe peut-être. Elle mourra jeune.

Les intrigues, successives et orchestrant cependant des réapparitions, s'accrochent les unes aux autres comme les excroissances aventureuses (surprise des tours de la fiction) et pourtant préméditées (justesse des rebondissements) d'une vaste toile d'araignée. On peut parler de miracle, car le genre romanesque aboutit à une équation inouïe : la splendeur et la légèreté tout ensemble. Splendeur de la mise en scène, avec les mouvements coulissants faisant surgir les personnages comme autant de fleurs sauvages et pensives, menacées par la trame des secrets. Splendeur du décorum reconstitué avec une finesse d'aquarelliste. Mais aussi légèreté par la relance du découpage en épisodes, et surtout par un humour proche de l'impassibilité d'Oliveira, mais encore égayé par des cocasseries à la Guitry : un valet sautille comme un caniche trop bien élevé, mille et une servantes espionnent au grand jour des secrets que les personnages principaux sont bien les seuls à croire défendus, un esprit cosmopolite veille au grain.

On peut parler de chef-d'œuvre, mais ce serait négliger la dimension si alerte d'un film où l'esprit parieur métamorphose chaque scène en coup de dé. Pourtant, la toute fin du film atteint quelque chose de sublime lorsque l'art accepte de déposer les armes tournoyantes de la fiction. Lors de cette trêve où l'éternité a enfin son mot à dire, l'araignée ruizienne rappelle à elle tous les fils luminescents de sa fresque pour composer une laterna magica où Bergman (*Fanny et Alexandre*), Truffaut (*Les Deux Anglaises et le Continent*) et Welles (*La Splendeur des Amberson*) resurgissent. D'un coup, et ce coup vous terrasse, *Mystères de Lisbonne* ne déploie plus seulement un art du récit, mais propulse un sujet dont la simplicité dépouille le baroque de ses détours : la destinée des orphelins. Dans le film, les chagrins sont toujours moins justes qu'on ne le croyait (les victimes le sont surtout d'elles-mêmes), et en même temps toujours plus profonds qu'on ne s'y attendait. Quoi d'autre que l'art finalement – qui serait défi et consolation lancés aux chagrins jamais résolus de l'enfance.

Axelle Ropert, Les Inrocks, le 19 octobre 2010

RAOUL RUIZ EST NE AU CHILI EN 1941. IL QUITTE CE PAYS SUITE AU COUP D'ETAT DU 11 SEPTEMBRE 1973, IL S'EXILE EN FRANCE DONT IL PREND LA NATIONALITE. IL EST REALISATEUR ET SCENARISTE DE TRES NOMBREUX LONGS ET COURTS METRAGES.

PROCHAINE SÉANCE :

**carte
d'adhésion**

valable de septembre
2010 à août 2011

Tarif réduit* Plein tarif
7,5€ 15€

*Jeune de -26 ans, étudiant
ou demandeur d'emploi

Adhérer, c'est soutenir l'association !

Bénéficier de tarifs sur les séances : Embobiné **7,50 € 5,80 €**
Normales **7,50 € 6,00 €**
(hors week-end et jours fériés)

Participer aux réunions du comité d'animation
(programmation, organisation d'événements...)

Les subventions et les adhésions sont les seules ressources de l'Embobiné.



l'embobiné

119, rue Boullay 7100 Mâcon - 03 85 36 97 30
contact@embobine.fr

www.embobine.fr